

FEUILLETON DU SAMEDI

LES CHEVALIERS DU POIGNARD

ROMAN ÉMOUVANT PAR XAVIER DE MONTÉPIN

DEUXIÈME PARTIE.—LES AMOURS DU CHEVALIER.

XVII. — UN HÔTE INATTENDU.

(Suite)

Denis chancela comme s'il allait tomber à la renverse.

Ce nom venait de le foudroyer.

Quoi ! Van Goët était dans cette maison ! Van Goët, frappé par lui un an auparavant, à l'auberge du *Faucon Blanc* !

Ainsi donc, chose étrange ! l'assassin et la victime allaient se trouver en présence l'un de l'autre, et s'asseoir à la même table ! La Providence ou la fatalité le voulait ainsi !

Le vieux Fritz, voyant que Denis ne le questionnait plus, s'inclina de nouveau, profondément et à trois reprises, et quitta la chambre.

Denis, demeuré seul, se sentit en proie à un frisson convulsif et douloureux. L'avenir lui semblait revêtu de ses plus sombres couleurs. Le bizarre incident de cette rencontre invraisemblable remettait en question le résultat de tous ses projets. Qui sait même si sa sûreté personnelle n'allait pas se trouver compromise ?

Pendant quelques instants, Denis songea à s'éloigner immédiatement du château, et à n'y revenir qu'après le départ de Van Goët, sauf à chercher plus tard les moyens d'expliquer d'une façon plus ou moins plausible cette fuite au moins étrange.

Mais il ne s'arrêta point à cette idée. Un semblable parti ne pouvait manquer de faire naître des soupçons sur son compte, et si une fois le plus léger soupçon venait à prendre naissance dans l'esprit du baron de Kergen, tout serait inévitablement perdu.

Peu à peu, Denis arriva, par la réflexion, à se rassurer d'une façon presque complète ; il se dit qu'il était impossible que, dans le désordre de la nuit de l'assassinat, le marchand juif eût pu remarquer aussi bien les traits de celui qui le frappait, pour en conserver un souvenir distinct.

D'ailleurs, comment supposer que Van Goët, dans le cas même où ses souvenirs seraient restés fidèles, pourrait s'arrêter seulement à cette idée absurde d'une identité impossible entre un gentilhomme français, admis sur le pied de la plus grande intimité dans la noble famille de Kergen, et le nocturne bandit des bords du Rhin !

Certes, il y aurait folie à supposer cela !

Van Goët se croirait dupe d'une illusion, ou jouet d'un étrange ressemblance, avant d'admettre l'identité impossible dont nous parlions il n'y a qu'un instant.

Denis, rassuré par ces réflexions, reprit donc calme et courage. Il se persuada que rien de grave ne le menaçait, qu'aucun événement fâcheux ne pouvait l'attendre, et il ne songea plus qu'à paraître avec tous ses avantages devant le banquier du baron.

Il commença donc sa toilette sans retard, et il mit un soin extrême à une coquetterie inaccoutumée, ou, du moins, plus grande encore que de coutume. De doux parfums d'un arôme merveilleux inondèrent son linge d'une finesse extrême. Ses manchettes et son jabot présentèrent des dentelles choisies d'une beauté telle que, certes, elles auraient fait envie à toutes les grandes dames de la cour de France. Des bagues d'une valeur infinie, une chaîne de montre et des broloques précieusement ciselées, achevèrent de donner à l'ajustement du jeune homme un cachet de suprême élégance et de luxe aristocratique et de bon goût.

Cette toilette achevée, Denis se regarda successivement dans les quatre glaces qui se trouvaient enchassées dans son appartement entre des panneaux de tapisserie.

Ces larges miroirs lui envoyèrent son image d'une façon si frappante, qu'il se sourit, comme une jolie femme prête à partir pour le bal se sourit à elle-même, et qu'il se vit contraint de s'avouer qu'il était éblouissant.

Quelques minutes s'écoulèrent dans cette occupation gracieuse. Puis Denis entendit l'horloge du château piquer le premier des douze coups de midi.

En même temps, et avec une ponctualité qui faisait le plus grand éloge de l'exactitude du cuisinier et les autres valets, on entendit retentir une grande cloche.

C'était le dîner qu'on annonçait, selon l'usage quotidien.

Denis prit son chapeau, le jeta sous son bras gauche, et sortit de sa chambre.

XVIII. — LE DINER.

La salle à manger du château de Kergen était une pièce ovale et d'un grand caractère. Des panneaux de vieilles tapisseries flamandes, aux couleurs un peu effacées par le temps, s'ajustaient dans des

encadrements de chêne noir. Le plafond était en chêne sculpté, ainsi que la lourde table et les chaises à haut dossier, recouvertes en point de Hongrie.

Une argenterie massive et d'une grande valeur s'étalait majestueusement sur les dressoirs.

Ce jour-là toute la livrée du château était sous les armes.

On voyait qu'on avait à traiter un hôte d'importance.

Les convives se trouvaient déjà réunis dans la salle à manger. Ces convives étaient le baron, Marguerite et Mina, et le banquier juif de Cologne.

Nous avons décrit Van Goët.

Nos lecteurs savent que cet illustre millionnaire avait quarante ans tout au plus, une taille haute et riche, un regard d'aigle dans de grands yeux noirs, et une forêt de cheveux sombres, légèrement ondulés. La tête du banquier aurait fourni un magnifique sujet d'étude aux pinceaux d'un Van Dyck, d'un rubens ou d'un Vélasquez.

Denis entra et s'approcha vivement de Réginald.

Ce dernier lui serra la main avec une affection toute paternelle et lui dit, en regardant à la dérobée Marguerite qui sourit et rougit légèrement.

—J'ai déjà eu de vos nouvelles, mon cher cavalier, et je sais que votre voyage a été aussi bon que rapide.

Puis, sans quitter la main de Denis, qu'il conduisit jusqu'àuprès du banquier juif, il ajouta :

—Meinherr Van Goët, j'ai l'honneur de vous présenter mon jeune et excellent ami, le chevalier Raoul-Hector de Navailles.

Denis et le juif s'inclinèrent en même temps l'un que l'autre.

Quand le jeune homme releva les yeux, il s'aperçut que le regard du juif s'attachait sur son visage avec une étrange fixité. Les sourcils légèrement froncés de Van Goët exprimaient un mélange de surprise et d'adhésion. Mais cette ride presque imperceptible s'effaça au bout de quelques secondes.

Le dîner était servi.

Chacun prit place à table.

Voici de quelle façon se trouvaient disposés les convives.

Le baron de Kergen était assis à la place d'honneur.

En face de lui, et comme remplissant le rôle de maîtresse de maison, Marguerite.

À la droite de la jeune fille, Van Goët.

Denis à la droite du baron, ayant la blonde Mina à sa gauche.

Dans les premiers moments, la conversation fut languissante. En vain Réginald s'efforçait de la raviver, en adressant la parole tantôt à Van Goët et tantôt à Denis.

Tous deux ne répondaient qu'à peine.

Le banquier semblait soucieux, et le jeune homme préoccupé.

Van Goët, presque sans cesse et comme malgré lui, attachait son regard sur la figure du fiancé de Marguerite et paraissait ne plus pouvoir l'en détacher. Par instants, ce même froncement de sourcils dont nous avons déjà parlé se reproduisait sur son front. On eût dit alors qu'il cherchait à fixer une image confuse et à préciser des souvenirs.

Sous l'observation de ce regard, le malaise de Denis augmentait, et, malgré tous les efforts du jeune homme, il ne devait point tarder à devenir nuisible.

—Monsieur le chevalier,—dit tout à coup Van Goët,—me permettez-vous de vous demander à quelle branche de la maison de Navailles vous appartenez ?

Quoique ces paroles eussent été prononcées avec la plus parfaite courtoisie, Denis se sentit frissonner de tous ses membres.

Cependant il fit bonne contenance.

Nous n'ignorons pas qu'il avait étudié la généalogie et les alliances de la famille à laquelle il prétendait appartenir.

Les papiers trouvés dans les bagages du Français, assassiné par les chevaliers du poignard lui avaient rendu cette étude facile.

Aussi, répondit-il sans hésitation :

—Monsieur, je suis l'un des représentants, en ligne directe, de la branche aînée.

—Ainsi, vous êtes le fils du vicomte Aymer de Navailles ?

—Oui, monsieur, son second fils ; mon frère aîné, le vicomte Arnaud, est colonel des dragons de la reine ; ma sœur cadette est mariée au marquis de Montarby.

Van Goët s'inclina.

—Lors d'un voyage que je fis à Paris il y a quatorze ans,—reprit-il,—j'eus l'honneur d'être présenté à monsieur votre père.

Ce fut au tour du jeune homme à s'incliner.

Le banquier poursuivit :

—Un de nos correspondants, le fermier général Lanjon, me conduisit à l'hôtel de monsieur votre père, rue de Pas-de-la-Mule, et j'eus l'honneur d'être invité deux fois à dîner par lui en compagnie de plusieurs personnages importants. . . . J'ai dû vous voir en cette circonstance, monsieur le chevalier.

—Cela est vraisemblable, en effet,—répliqua Denis ;—mais, à cette époque, je n'étais encore qu'un enfant, et vous comprenez que je n'ai pu conserver aucun souvenir du fait dont vous me parlez.